

Jean-Pierre Albert, Odeurs de sainteté : la mythologie chrétienne des aromates

Zombory-Nagy Piroska

Médiévales, Année 1993, Volume 12, Numéro 24

p. 181 - 184

[Voir l'article en ligne](#)

## Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

### Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

la culture religieuse du Bas Moyen Âge. Elle livre au lecteur un matériau très riche, fruit d'un patient travail de lecture. S'il faut exprimer une réserve, elle porterait sur le contraste trop grand entre un projet très fermement défini et une analyse parfois trop descriptive. Cela tient à la nature des sources, qui ne permettent pas complètement de répondre au questionnaire initial. C'est là une des difficultés majeures d'une pratique historique qui se réclame de l'ethnographie, mais l'auteur l'assume avec toute la lucidité requise en introduction.

Éric REBILLARD

Jean-Pierre ALBERT, *Odeurs de sainteté : la mythologie chrétienne des aromates*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, 379 p.

C'est bien le goût des énigmes qui guide Jean-Pierre Albert lors de sa quête du sens symbolique des aromates dans la culture chrétienne ; cependant, l'énigme globale qu'il cherche à comprendre en empruntant le chemin du baume est le christianisme même, phénomène pour nous habituel et qui reste pourtant immédiatement étrange, en particulier dans son expression médiévale. Le sujet de la recherche et du livre, le chrême, l'huile consacrée la plus importante dans la liturgie chrétienne, composée d'huile d'olive et de baume, symbolise l'infusion de l'Esprit. Ainsi l'auteur choisit un matériau dont la charge symbolique est centrale dans les pratiques religieuses afin d'examiner comment fonctionnait ce qu'il nomme la « pensée commune chrétienne ». Pour mener l'enquête sur la « mythologie chrétienne des aromates », Jean-Pierre Albert part d'un constat double. D'abord, il relève l'existence de croyances et de pratiques liées au chrême ; ensuite, il perçoit le lien, immédiat, entre celles-ci et les usages des aromates à implications mythiques examinés par Marcel Détiéne dans la Grèce antique. Des significations aromatiques anciennes il demeure l'essentiel dans le système chrétien : la croyance que les saintes huiles permettent de nouer une relation entre le monde céleste et la terre.

Jean-Pierre Albert invite son lecteur à suivre la voie du baume, de l'Orient lointain vers l'Occident chrétien. Il mène une analyse anthropologique des codes régissant les expressions de la pensée chrétienne dans des sources liturgiques, légendaires et iconographiques. L'hypothèse méthodologique de l'auteur, qui désigne son modèle — *Les Jardins d'Adonis* de Détiéne — est la possibilité voire la nécessité d'étudier le christianisme sous l'angle de la méthode structurale, déjà affirmée par Edmund Leach à l'encontre de l'opinion de Lévi-Strauss. Albert cherche à dégager le *sens symbolique* des aromates et traite la civilisation chrétienne à l'instar d'une culture sans histoire. Il considère donc le christianisme médiéval comme un tout en affirmant que les découpages propres à l'époque moderne entre « culture savante » et « culture populaire » n'y sont pas encore effectués. Albert les considère comme les deux faces de la même pensée chrétienne, aux frontières souvent floues au Moyen Âge ; pour preuve, il évoque la production légendaire qui se situe à cette période non pas sur les marges mais au centre même de la culture chrétienne. Ayant éliminé ainsi l'opposition de deux cultures distinctes, il foca-

lise son enquête sur l'« horizon culturel intermédiaire », où se manifestent les schémas d'une « pensée commune », à travers les « expressions communes de la religiosité ». Cette pensée commune, unificatrice des visions chrétiennes du monde, se repère dans l'univers des légendes médiévales qui constituent le corpus principal des sources de l'auteur. Le Moyen Âge légendaire lui permet de prendre comme grille chronologique le « long Moyen Âge » de Jacques Le Goff qui s'étend jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle — d'autant plus que son étude se veut anthropologique et non historique. Les sources les plus récentes sont ainsi traitées en vestiges, en témoignages tardifs d'une culture encore voisine de celle du Moyen Âge. Après un bref examen des textes explicitant les vertus et l'usage du chrême, l'auteur poursuit son enquête dans des sources qui lui semblent propices à refléter les schémas de la pensée commune chrétienne, une pensée qui s'exprime par des pratiques souvent considérées comme hétérodoxes. Les trois moments de l'étude concernent les savoirs de naturalistes sur le chrême, ensuite l'histoire sainte et finalement les légendes royales chrétiennes.

Les huiles consacrées, fabriquées à partir d'essences étrangères au monde occidental, sont présentes dans toutes les églises : l'énigme de la provenance du baume a suscité des légendes qui s'inscrivent dans un espace mythique proprement chrétien. Produit oriental, le baume renvoie à cet Orient merveilleux proche du Paradis terrestre, à la fois aux marges (géographiques) et au centre (symbolique) du monde connu. Les légendes liées au baume utilisent abondamment les attributs de l'Orient (le serpent, l'arbre de vie, la tour de Babel...) qui contribuent à structurer les mythes chrétiens autour des événements de la chute et de la rédemption. Les éléments légendaires convoqués servent à expliquer la perte de l'immortalité de l'homme : le serpent dont on connaît le rôle néfaste au Paradis terrestre n'est autre que le descendant du dragon, producteur du musc et gardien de trésor dans les légendes. La chute qui rejette l'homme au-dehors de l'Eden, terre de la quasi-continuité avec le divin, le coupe aussi du baume — et coupe, par le même geste, les pattes du dragon en faisant de lui un serpent rampant. L'institution ecclésiastique, en administrant les sacrements, se réserve le privilège de restaurer le contact « naturel » perdu, entre ciel et terre. Ainsi se dessine la dynamique temporelle des relations des créatures et de Dieu : seul le pouvoir du baume consacré rétablira le contact, l'unité gaspillée mais nécessaire à penser, grâce à la médiation du Sauveur, *l'oint du Seigneur*.

La voie du baume mène ainsi au centre du message évangélique et de l'histoire sainte. Par son toucher, son sang, sa sueur, sa présence, le Christ dispense des onctions salvatrices. La figure de Marie-Madeleine représente parfaitement l'opération chrétienne sur la signification du baume. Pécheresse parfumée, elle oint Jésus de baume ; ses larmes qui coulent au contact du Christ lavent ses péchés en retour, en signalant l'efficacité de l'onction du Sauveur. Le mouvement d'ascension du péché à l'amour passe par le baume, converti au christianisme avec Madeleine. Au cours des siècles suivants, une véritable pensée de l'onction salvatrice se dessine dans l'Église et met en œuvre toutes les traces du Christ sur terre.

La troisième partie du livre analyse la royauté sacrée transmise du Christ aux souverains chrétiens : du pouvoir symbolique attribué à l'onction au pouvoir tiré de l'onction, il n'y a qu'un pas. La légende de la Sainte Ampoule, le culte du bois de la croix à Byzance ou les attributs du roi du Graal exploitent les signes symboliques de la sacralité indispensable à la légitimité monarchique en terre chrétienne. En effet, l'élection divine et son signe, l'onction

supplémentaire, élèvent le monarque chrétien au-dessus de ses sujets, tous oints depuis le baptême. De même que la figure du roi du Graal, l'invention, aux temps des croisades, du Prêtre Jean, ce monarque-prêtre oriental aux pouvoirs miraculeux, permettait de figurer la proximité idéale du roi chrétien du Ciel et des origines. Les descriptions médiévales des rois mythiques, nourries des éléments de la légende du Christ, condensent les opérateurs de transcendance propices à la justification de la royauté chrétienne. Le règne chrétien se réclamant d'une légitimité absolue (tel que l'incarnent le Christ-roi et le Prêtre Jean) doit être universel — donc impérial.

Comme l'auteur lui-même le note, après l'avoir engagé sur la voie du baume, les réseaux de significations légendaires amènent le lecteur sur des sentiers dont le baume est absent. Pourtant, Jean-Pierre Albert atteint son but : le livre montre l'existence d'un ensemble organisé de mythes dont la structure accuse une manière de penser propre à la culture dans laquelle ils sont nés et fonctionnent. Le livre s'articule autour des modalités d'une pensée de l'origine qui se manifestent dans les événements, signes et symboles réactivés par le discours légendaire chrétien et les gestes rituels qui aident les hommes à s'orienter dans leur présent. Une particularité essentielle de la façon de penser du christianisme médiéval est la littéralité de son symbolisme, dont l'Incarnation apparaît à la fois comme le modèle et la meilleure illustration. Ce mécanisme mental unifiant fonctionne, selon Albert, par une pensée de l'image, dont les sens sont un et multiples à la fois, contrairement à une pensée du signe qui impose un dédoublement discursif entre matière et esprit. Selon l'auteur, la pensée concrète, religieuse du sacré et la pensée abstraite et métaphysique ne se dissocient pas dans la culture commune médiévale. Cet équilibre historique unifiant la chose et le signe était le produit de l'étrange configuration dans laquelle se trouvait l'Europe au Moyen Âge, où le savoir scientifique avait essentiellement des « mythes » pour matière : les narrations fondatrices qui constituaient la vérité révélée de la religion chrétienne.

Cette thèse forte, qui justifie l'hypothèse de départ et prouve l'efficacité de la méthode suivie, est quelque peu affaiblie par des manques de rigueur. D'abord, s'il est vrai qu'au long du livre le chrême est devenu, d'un objet pensé, un « moyen de penser », un « opérateur de transcendance » qui se retrouve « à la rencontre des réseaux de significations fondamentaux » (p. 338), le lecteur n'en est pas moins déçu de n'avoir pas appris ce qu'il attendait du titre du livre : quelle était la relation concrète entre la bonne odeur et la sainteté, la perception olfactive et son rapport à la religiosité dans la société médiévale. Une seconde objection (parmi celles que l'auteur a prévues) peut être adressée à l'anthropologue qui ignore l'historicité de son objet. Est-il légitime de prendre en témoignage d'une culture qui n'existe plus des légendes plus récentes, utilisées comme ses « vestiges » ou « témoignages tardifs » ? Albert se sert de sources étalées sur plusieurs siècles tout en les traitant par la méthode synchronique de l'analyse structurale. Ce procédé oublie que les transformations des matériaux légendaires témoignent de transformations historiques — fait qu'on ne peut laisser de côté dans une culture dont on connaît le passé. Ceci semble être une différence essentielle entre la production des matériaux mythiques de la Grèce ancienne qui remonte (et pour une partie seulement, car on y distingue différentes strates historiques) aux temps obscurs, et celle des légendes chrétiennes, dont les points d'ancrage temporels nous sont familiers. Cette faiblesse enlève au livre sa fiabilité : le parcours est trop rapide, les exemples trop peu justifiés, trop pris au hasard,

pour qu'on y trouve autre chose que des suggestions et un principe d'organisation puissant. L'exemple du Prêtre Jean permettra d'illustrer ce danger. Née en terre germanique au XII<sup>e</sup> siècle, la légende et son succès s'expliquent par leur inscription dans leur siècle : dans le contexte de la lutte entre l'Empire et la Papauté, au moment même de l'émergence, en Occident, de royautes nationales fortes. Cette configuration historique ne change certes rien au « sens » de la tradition du Christ souverain. Elle explique en revanche pourquoi ceux qui se réclamaient de l'héritage carolingien face aux Français ont inventé le prêtre-roi oriental : un document écrit attestait sa communication avec l'empereur et la préférence du plus sacré des rois chrétiens lui conférait une légitimité suprême, dont l'empereur pouvait profiter face au Pape et au roi de France. L'émergence, la densification de l'usage d'un signe symbolique — comme ceux de la proximité de l'échéance eschatologique ou de l'élaboration de la médiation sacramentelle à une période précise du Bas Moyen Âge — ne prend son sens plein que si l'on considère aussi son contexte historique immédiat.

Mais au-delà des réticences, l'analyse interprétative de Jean-Pierre Albert montre bien comment les méthodes de l'anthropologie culturelle peuvent contribuer à la compréhension des discours souvent hermétiques à l'analyse historique classique. Un des mérites fondamentaux du livre est d'attirer l'attention sur une opération essentielle du christianisme. Les aromates, inquiétants pour les Grecs par leur lien naturel avec la séduction sexuelle, se convertissent en essence divine avec le christianisme qui exploite leur vertu médiatrice déjà reconnue par les Anciens. Le renversement de la signification naturelle attribuée aux aromates par les chrétiens ne fait que participer à l'inversion systématique des valeurs, laquelle tire son origine de l'histoire sainte. Jean-Pierre Albert le montre bien : après la mort du Christ, il s'agissait pour ses disciples de convertir, en triomphe, par un exercice acrobatique, ce qui, sur le plan des faits, semblait un échec aux yeux de tout le monde. Et c'est bien cette vertu de médiation que les croyances et pratiques médiévales utiliseront, en la convertissant à leur propre profit, afin de contourner par elle le monopole ecclésial du contrôle et de la gestion du contact avec le sacré.

Piroska ZOMBORY-NAGY

Muriel LAHARIE, *La folie au Moyen Âge, XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles*, Paris, Le Léopard d'Or, 1991, XII-308 p., ill.

L'histoire de la folie médiévale restait à écrire : est-ce chose faite avec le livre de Muriel Laharie, qui n'envisage que les trois siècles centraux (XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup>) du Moyen Âge ? Cette limitation chronologique paraît certes compensée par l'ampleur de la méthode d'investigation, puisque cette étude veut concilier une approche « transdisciplinaire » du sujet (considéré d'un point de vue médical, mais aussi sociologique, « théologique » ou littéraire) et le souci de tenir compte de deux aspects d'un même problème : avant de prendre une dimension sociale, la folie s'inscrit dans le vécu d'un sujet, et l'examen des différents regards portés sur la folie par la société occidentale du Moyen Âge central va de pair, ici, avec la recherche de ce qu'on pourrait appeler une focalisation interne.